

désormais depuis Weimar par Johann Joachim Christoph Bode.

Ces lettres des deux Français ne renseignent pas seulement sur les affaires de la franc-maçonnerie allemande mais aussi à la marge sur leur condition d'existence. Il est frappant de constater que leur seul correspondant allemand (Baader) écrit en français mais, comme le note F. Labbé, les temps changent aussi pour la diffusion du français. L'arrêt de la comédie française à Berlin en est un signal indiscutable autant que l'isolement linguistique perceptible de nos deux Français.

Ces lettres nous font entrer dans les débats et le quotidien, pourrait-on

dire aussi, du monde maçonnique à un moment de grande effervescence et d'incertitude intellectuelle et politique, caractéristique de cette période des Lumières allemandes. Bien sûr, il faudrait pouvoir lire les autres correspondances disponibles en même temps afin de mieux percevoir la totalité du champ culturel impliqué par ces débats. Ce qui veut dire aussi qu'il faut continuer à inventorier, recueillir et publier ces correspondances. Cet ouvrage soigneusement présenté fournit une substantielle contribution à cette indispensable entreprise de publication.

Jean MONDOT

Guilhem Farrugia et Michel Delon (ed.) *Le bonheur au XVIII^e siècle*, in *La Licorne*, N° 115, Presses universitaires de Rennes, Rennes 2015, 222 p.

Depuis l'ouvrage fondamental de Robert Mauzi paru en 1960, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, on peut dire que le bonheur de ce siècle et dans ce siècle n'est assurément plus une idée neuve dans la recherche littéraire en France. N'y aurait-il plus rien à en dire ? C'est ce que conteste avec raison G. Farrugia dans l'ouvrage qu'il a coordonné avec M. Delon. On doit à ce dernier un retour épistémologique très significatif sur les conditions dans lesquelles il y a plus d'un demi-siècle R. Mauzi élaboré son grand œuvre. G. Farrugia tout en rendant hommage au grand prédécesseur sur lequel il fonde largement son

analyse, justifie la poursuite de cette recherche et revisite avec bonheur et entrain cette « idée-force » (R. Mauzi) du XVIII^e siècle.

Dès le début, il souligne l'importance de l'imagination qui sert à la fois de « fondement à une théorie littéraire de la fiction » et « à une expérience vécue du bonheur », en l'occurrence à un certain art de vivre. Il cite à l'appui de cette analyse les « reprises » du texte de la correspondance dans celui des *Confessions* de Rousseau. Michèle Crogiez Labarthe revient pour sa part sur *La Nouvelle Héloïse*. Selon elle, le terme de bonheur implique une référence directe à l'amour physique dont la réalité concrète « obsède le discours

amoureux ». Chez Diderot, O. Richard Pauchet montre que l'idée d'utopie, d'optimisme et de félicité s'enracine dans une expérience vécue de l'amour. Mais comme le rappelle l'article de L. Lotty, les Lumières françaises revendiquent autant le bonheur individuel que collectif. Pour lui, l'inscription du bonheur dans les fondements constitutionnels d'une nation résulte d'une victoire et d'une légitimation des valeurs portées par les Lumières. Les variantes de l'expérience du bonheur sont analysées par Anne Coudreuse à partir du roman de Pierre Houdion *L'art de nuire*. Ce roman permet de repérer à la fois l'avènement de l'intime, de la vie privée, et du concept d'individu.

L'influence de la notion de bonheur sur le renouveau de la poétique des genres est étudiée ensuite à partir de poèmes de l'école de Salamanque par Juan Manuel Ibeas, de nouveau à partir de la *Nouvelle Héloïse* par Svein Eirik Fauskevåg et à partir de *Monsieur Nicolas* de Rétif de la Bretonne par Lauren Mall. *L'Histoire de ma vie* du grand séducteur du siècle, Casanova, donne aussi à Jean-Christophe Igalens l'occasion de réfléchir par la voix d'Henriette à la possibilité d'un bonheur durable.

Les deux derniers articles s'éloignent de façon originale des analyses littéraires les précédant, pour se consacrer l'un à « l'air du temps » et l'autre à la jouissance féminine. Dans le premier cas (*Joies du plein air*), Anouchka Vasak répertorie les occurrences du mot air qui fondent non plus une métaphysique mais une sorte de physique du bonheur. Ce bonheur du siècle

n'est plus une matière abstraite ou seulement rhétorique, il trouve son expression dans un nouveau rapport à l'aérien qui embrasse aussi bien la mode des « bains d'airs » que l'envol des montgolfières ou celui de l'escarpolette mise en scène par Fragonard. Ce tableau fournit une transition commode vers le sujet de la dernière contribution intitulée joliment *Au bonheur des dames* et qui traite d'un domaine encore peu exploré à l'époque celui de l'orgasme féminin. Lydia Vasquez rappelle les querelles anciennes et encore non tranchées de Galien et d'Aristote sur les mystères du corps féminin, copie réduite du corps masculin ou exemplaire autonome d'humanité nécessaire à la conception. Les interrogations se précisent, portent sur la réalité (simulation ?) ou même la nécessité pour une conception réussie de la jouissance féminine. Sur les dangers de l'onanisme, sur son rapport à la lecture, autre vice (?) féminin. L'auteur convoque à la fois les romans libertins (ou non) et la peinture licencieuse (ou non) pour explorer la pluralité des attitudes et l'importance de l'imaginaire dans le déclenchement de la jouissance féminine. La réflexion qui suit sur sexe et pouvoir intègre l'apparition de la figure de la femme dévoreuse d'homme, esquisse de la femme fatale du siècle suivant. Le XVIII^e siècle avance cependant vers l'émancipation des femmes aussi par ces tentatives d'élucidation de la jouissance féminine malgré les contraintes juridiques et sociales qui pèsent encore

lourdement sur la condition féminine (cf. *Lumières* numéros 23 et 24).

À la fin de son éclairante synthèse introductive, G. Farrugia reprend l'annonce ou la prophétie (?) de R. Mauzi : [...] « il n'est

pas impossible que cette étude ait un jour une suite » et répond : « le défi méritait d'être relevé ». On peut ajouter qu'il l'a été brillamment.

Jean MONDOT